

TELEGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 9 Février

Les oubliettes de Dombasle

NANCY. — Il n'est bruit à Nancy que d'un fait vraiment inouï.

Un individu a été enfermé au violon de Dombasle, commune voisine de Nancy, toute une semaine sans boire ni manger. C'est par hasard qu'on l'a découvert dans un état effrayant. L'oublié avait vainement poussé des hurlements de désespoir durant les six jours de son horrible séquestration. Des passants purent obtenir enfin qu'on ouvrit le cachot. Le malheureux était devenu fou. Il est en ce moment à l'hôpital de Nancy; il a les deux pieds gelés.

Une enquête minutieuse est menée pour découvrir les auteurs responsables de cette atrocité. Jusqu'ici elle n'a pu aboutir. Cependant l'agent de police Denis vient d'être destitué.

Entrée solennelle du général Zurlinden

MARSEILLE. — Le général Zurlinden a fait hier matin son entrée solennelle à Marseille. La cérémonie, favorisée par un soleil superbe, avait attiré une foule considérable. Le général a produit un excellent effet grâce à sa superbe prestance et à son allure martiale.

La garnison occupait toutes les rues depuis la gare jusqu'à l'hôtel du grand commandement.

Les réceptions civiles et militaires qui ont suivi immédiatement ont été fort brillantes. Le maire de Marseille se tenait debout sur le perron de l'hôtel, entouré de son Conseil municipal, au moment où le commandant en chef du 15^e corps est descendu de cheval. Suivant la tradition, il lui a présenté les clés de l'édifice.

Les consuls des puissances étrangères sont tous venus saluer le général Zurlinden qui a rendu, à onze heures, les visites reçues dans la matinée. L'entrevue avec l'évêque a été très cordiale. A l'hôtel de ville le nouveau commandant en chef s'est exprimé ainsi :

Le gouvernement a voulu m'envoyer à Marseille, j'en ai été particulièrement enchanté parce que j'aurai à organiser la réception du général Duchesne avec qui j'ai préparé l'expédition de Madagascar, lors de mon passage au ministère. Le ministère a mis une sorte de coquetterie à me charger de ce soin et j'en suis très heureux.

Le soir, grand banquet offert aux généraux et aux chefs de corps.

Argus.

LES CONCERTS

Concert de l'Opéra

Le cinquième et dernier programme des concerts de l'Opéra a été exécuté hier.

Le succès obtenu par ces séances assure longue vie à l'institution nouvelle. Il faut s'en réjouir grandement.

Je lisais l'autre jour dans le très brave volume intitulé *Musique*, que mon excellent confrère M. Adolphe Jullien vient de faire paraître, un bien curieux et bien instructif chapitre consacré aux deux uniques concerts de l'Opéra organisés en 1880 par Vaucorbeil et qui, faute d'auditeurs, n'eurent point de lendemains.

Autant le public d'il y a seize ans montrait d'indifférence et même d'hostilité à la tentative, autant celui d'aujourd'hui s'y intéresse, y applaudit, témoignant de son goût de plus en plus vif pour une forme d'art qu'il dédaignait jadis.

Nos jeunes compositeurs n'ont donc pas à se plaindre. On leur a réservé une place magnifique dont — je me plais à le croire — ils sauront mieux profiter l'année prochaine. La faiblesse relative de certaines œuvres dues à des musiciens officiellement brevetés devra faire élargir le champ d'exploration qui fut défriché pendant ces quelques mois. Il faut que les artistes libres, quelles que soient l'outrance de leurs idées, l'audace de leurs conceptions, se mesurent avec les prix de Rome dociles ou en révolte. Et de ce conflit d'opinions naîtra peut-être l'ouvrage original et hardi que l'on attend.

Le *Poème carnavalesque* de M. Silver, pensionnaire de l'Académie de France en Italie, n'a de carnavalesque que les instruments qui y jouent un rôle. Je ne reprocherais certes pas à l'auteur d'avoir crié la tristesse que lui inspirent les fêtes convenues, si, en un coin de sa partition, il avait opposé cette tristesse au dé-

cor joyeux ou grossier — il m'eût assez plu qu'il fût grossier — des bousculades populaires. Mais, en vérité, rien dans l'essence même de la musique, dans le choix des sonorités, dans la trouvaille des rythmes, ne nous donne, en ce poème, l'impression de ce qui nous est promis par le titre de l'œuvre qui, sans doute bien faite et nullement offensante, reste terne, grise, solennelle et lourde, en dépit de ses cloches, castagnettes, tambours de basque, mandolines et trompettes mirifonnantes qui, entre les mains d'un Chabrier ou d'un Lalo, nous eussent secoués de ce bon rire bienfaisant devenu, hélas ! si rare.

Plus M. Charles Lefebvre travaille, plus son style approche de l'impersonnalité complète. La petite cantate de *Sainte Cécile* qu'il a écrite, d'accord avec M. Edouard Guinand, et que nous venons d'entendre, est dénuée de tout intérêt mélodique ou orchestral. J'éprouve une vive peine à ne pouvoir point louer le nouvel ouvrage d'un producteur des plus honorables, des plus actifs et des plus dignes qui, malheureusement pour lui et pour nous, est resté stationnaire alors que son art évoluait et se transformait. Les harmonies poncives, les phrases vides et creuses qu'a employées M. Lefebvre glorifient trop médiocrement notre patronne pour que j'insiste davantage sur l'erreur manifeste d'un homme de savoir et de conscience qui fut souvent mieux inspiré. La pure voix de Mlle Berthet escalade sans accident les hauteurs du rôle principal de la cantate de M. Lefebvre et M. Gautier s'époumone en des répliques auxquelles prend part, avec sûreté, M. Bartet.

La *Suite* symphonique de M. Georges Hue fut composée pour l'étrange féerie de MM. Bataille et d'Humières, *la Belle au bois dormant*, qui figura au programme d'un des spectacles du théâtre de l'Œuvre. Dans le tapage d'une représentation fort cahotée, on n'accorda aucune attention à la musique. Il n'en a pas été de même hier.

Les cinq morceaux qui forment la *Suite* de M. Hue sont d'une poésie intense, d'un charme pénétrant. Les surpises de timbres, les ingéniosités harmoniques y abondent et l'œuvre cependant reste simple par le sentiment primitif que l'auteur a su lui donner. Des cors retentissent, évoquant de mystérieux paysages, des hautbois chantent les mélancolies du rêve, les flûtes murmurent ainsi que les oiseaux bleus du souvenir et les violons disent la douceur des tendresses, enveloppés d'un tissu sonore de transparence, de fluidité, de légèreté ravissantes. On a bissé le plus joli de ces morceaux, qui pèchent — il faut bien tout dire — par un peu de monotonie.

Le talent vigoureux et sain de M. Bourgault-Ducoudray ne me semble point avoir reçu encore la consécration qu'il mérite. Il y a dans *Thamara* — disparue trop tôt de l'affiche — sans parler des premier et troisième actes, si solidement bâtis, un second acte qui demeure une des choses les plus typiques, les plus curieuses, les plus remarquables du drame lyrique contemporain. La conviction ardente et brutale du bel artiste qui signa cet ouvrage impose le respect et commande la sympathie. *L'Enterrement d'Ophélie*, qui a ému de façon profonde le public d'hier, est une courte pièce d'orchestre, non pas pittoresque, mais expressive. En de poignantes sonorités, le violon solo, l'alto solo, le violoncelle solo pleurent douloureusement et la lamentation, jetée ensuite par les instruments de bois, se mêle aux sons navrés d'une petite cloche lointaine. Cette petite pièce, par sa simplicité d'écriture, sa naïveté d'accent, atteint à la véritable grandeur.

On connaît la *Rapsodie cambodgienne*, qui fait partie depuis longtemps du répertoire des Concerts Lamoureux. C'est une page de musique étincelante, glorifiant, en une sorte de fanatisme religieux, la puissance de la Terre, et dont la tonalité spéciale est maintenue jusqu'à la dernière mesure avec une prodigieuse crânerie. Deux ovations frénétiques ont obligé à reparaitre M. Bourgault-Ducoudray, le plus jeune, non par l'âge, mais par la virile énergie, des quatre compositeurs dont je viens de parler.

Il ne me reste plus qu'à admirer encore, et de toutes mes forces, l'interprétation du second tableau d'*Alceste* par

Mme Caron, inoubliable, magnifiquement humaine et maternelle, et M. Delmas, un superbe et mâle grand prêtre, solennellement hiératique, et à mentionner l'exécution du chœur triomphal de *Mazeppa*, de Mme de Grandval, marche chantée d'un caractère violemment décoratif.

Alfred Bruneau.

COURRIER DES THÉÂTRES

THEATRES

Ce soir, à 9 heures, 3^e spectacle du Théâtre-Libre (salle des Menus-Plaisirs). Au programme : *L'Âme invisible*, trois actes, de M. C. Berton.

Pierre de Champcey	MM. Larochelle
Jean Lajaille	Janvier
Gontran Loubineau	Arquillière
Un domestique	Michélez
Esther	Mlle Singer

et *Mademoiselle Fifi*, de M. O. Méténier, un acte, tiré de la nouvelle de Maupassant :

Le curé Chantavoine	MM. Larochelle
Le sous-lieutenant Wilhelm	Dupas
d'Eyrick (mademoiselle Fifi)	Dupuy
Le major de Färlsberg	Mévisto aîné
Le capitaine Kelwengstein	Séverin Mars
Le lieutenant Otto de Grossling	Verse
Le sous-lieutenant Fritz Schennaubourg	Mmes Luce Colas
Rachel	France
Eva-la Tomate	G. Fleury
Blondine	O. Delpré
Pamela	Reynold
Amanda	

Ce soir, à 8 heures 1/2, à la Comédie-Parissienne, rue Boudreau, répétition générale du quatrième spectacle du Théâtre de l'Œuvre. Au programme : *Raphaël*, pièce en trois actes ; *Salomé*, pièce en un acte.

On a agité hier à la Préfecture de police la question de l'interdiction de la pièce de M. Méténier qu'on doit représenter ce soir au Théâtre-Libre : *Mademoiselle Fifi*, un acte tiré d'une nouvelle de M. de Maupassant.

Nous avons déjà dit que cet acte met en scène cinq officiers prussiens en uniforme et autant de filles publiques, plus un curé de campagne.

La répétition générale de la pièce, qui a eu lieu samedi, n'ayant soulevé de protestations d'aucune sorte, il est à croire que le préfet ne donnera pas suite à l'idée qu'on lui prête.

Une intéressante nouvelle pour les dilettantes !

Il est à peu près décidé à l'Opéra de reprendre le *Don Juan*, de Mozart, pour le début de la saison prochaine, avec M. Renaud, dans le rôle de Don Juan.

Une coquille malheureuse nous a fait dire hier que l'opéra de M. Albert Cahen, *la Femme de Claude*, serait sûrement représenté cette semaine ! C'est cette saison qu'il faut lire, on ne s'y est pas trompé...

Nous avons annoncé déjà, en effet, la première d'*Orphée* pour la fin du mois courant, et la reprise prochaine des répétitions du *Chevalier d'Harmant*.

Le théâtre des Bouffes a décidé de remettre au vendredi 21 février, la première de la *Ninette*, de M. Ch. Lecocq qui souleva tant de tempêtes !

Jusqu'au 18 donc, continuation des représentations de l'inépuisable *Miss Helyett*.

Les costumes de *Ninette* sont dessinés par Bianchini. Les décors seront signés par Chaperon et Gabin.

Tous les jours on répète sur la scène des Bouffes une pavana qui doit être dansée au deuxième acte par tous les artistes. Après la leçon de danse, la leçon d'armes. M. Cain et M. Griser lui-même réglent les six duels de la pièce !

MM. Rochard et Decourcelle ont bien voulu prêter leur artiste M. Gémier au Théâtre de l'Œuvre, pour les deux représentations de *Raphaël*, la pièce de M. Romain Coolus.

La répétition générale des *Deux Gosses*, à l'Ambigu, aura lieu devant la critique seule — c'est-à-dire devant une soixantaine de personnes — les dames exclues.

M. Alfred Ernst nous communique les dates officielles des représentations qui auront lieu cette année à Bayreuth.

L'*Anneau du Nibelung* y sera représenté cinq fois aux jours suivants (on sait que cette œuvre se compose de quatre drames : *L'Or du Rhin*, la *Valkyrie*, *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux*) :

1 ^{re} représentation :	19, 20, 21 et 22 Juillet
2 ^e —	22, 27, 28 et 29 —
3 ^e —	2, 3, 4 et 5 Août
4 ^e —	9, 10, 11 et 12 —
5 ^e —	16, 17, 18 et 19 —